

LES MIRBEAU ET HERVIEU DREYFUSARDS

(notices destinées au *Dictionnaire de l'affaire Dreyfus*,
sous la direction de Philippe Oriol, 2005)

MIRBEAU, Alice (1849-1931), née Augustine-Alexandrine Toulet, a fait, de 1869 à 1881, une carrière rémunératrice d'actrice et de femme galante sous le pseudonyme d'Alice Regnault, avant de se convertir au journalisme, au *Gaulois* d'Arthur Meyer, où elle signe Mitaine de Soie, puis à la littérature : elle publie deux romans fort médiocres, *Mademoiselle Pomme* en 1886 et *La Famille Carmettes* en 1888. Maîtresse d'Octave Mirbeau depuis l'automne 1884, elle l'épouse à Londres en mai 1887 et n'aspire plus dès lors qu'à la respectabilité bourgeoise, alors que le grand écrivain, lui, se rallie à l'anarchisme, d'où un malentendu qui ira croissant et qui culminera avec une trahison posthume inexpiable : la publication, au lendemain de sa mort, en février 1917, d'un faux "Testament politique d'Octave Mirbeau" qu'elle a fait concocter par le rénégat Gustave Hervé.

Au cours de ce tiers de siècle de vie commune et d'incompréhension, l'Affaire fait figure de répit, et la belle Alice semble avoir pour une fois vibré à l'unisson du grand justicier. Elle l'accompagne en Angleterre, où ils passent trois jours aux côtés de Zola (début février 1899), et à certains meetings dreyfusards (notamment à celui de Rouen, le 11 février 1899), elle est une des rares à rendre régulièrement visite à Alexandrine Zola, elle est à Rennes pendant la durée du procès de Dreyfus, en août 1899, et c'est elle qui télégraphie aux Zola le verdict inique, le 9 septembre. Et surtout, d'Aix-les-Bains, où elle est en cure, elle adresse au colonel Jouaust, président du Conseil de Guerre, une lettre ouverte qui paraît le 20 septembre en première page de *L'Aurore* : "Il fallait qu'une femme française, au nom de toutes les femmes qui souffrent de l'épouvantable sentence, pousse un cri de révolte. [...] Malheur sur ceux qui ont menti et malheur sur ceux qui n'ont pas compris qu'il y a plus de bravoure à sauver un innocent qu'à se faire tuer sur un champ de bataille."

Pierre Michel

Biblio. : Alice Regnault, *Lettre à Émile Zola*, À l'écart, Reims, 1991 ; Pierre Michel, *Alice Regnault, épouse Mirbeau*, À l'écart, Reims, 1993.

MIRBEAU, Octave (1848-1917), journaliste, romancier et dramaturge français. Après des études médiocres, notamment au collège des jésuites de Vannes, d'où il est chassé dans des conditions plus que suspectes, et le traumatisme de la guerre de 1870, qu'il fait dans les rangs des moblots de l'Orne, il renonce à une carrière notariale et fuit l'ennui mortifère du bourg percheron de Rémalard, pour suivre à Paris le *leader* bonapartiste Dugué de la Fauconnerie, dont il devient le porte-plume et qui l'introduit à *L'Ordre de Paris*. Pendant douze ans, "prolétaire de Lettres", il met sa plume au service de la réaction, collaborant successivement à *L'Ordre*, à *L'Ariégeois*, au *Gaulois* et à *Paris-Journal*. En 1883, pour le compte du banquier Edmond Joubert, il dirige pendant six mois un hebdomadaire de combat au petit format, *Les Grimaces*, où il se charge de dénoncer les scandales de la République, mais cède malencontreusement aux sirènes de l'antisémitisme le plus stupide et odieux, comme ne manqueront pas de lui rappeler les antidreyfusards de la *Libre parole* pendant l'Affaire. Après une expérience amoureuse dévastatrice et une retraite de sept mois à Audierno, en 1884, il entame sa rédemption par le verbe et met tardivement sa plume au service de ses idéaux : idéaux esthétiques (il est le chantre de Monet, Rodin, Cézanne et Pissarro, il révèle Van Gogh, Camille Claudel, Maillol et Utrillo) ; idéaux littéraires (il lance Maeterlinck, Marguerite Audoux et Léon Werth, défend Goncourt, Barbey d'Aurevilly, Léon Bloy, Léautaud, Guillaumin et Charles-Louis Philippe) ; idéaux politiques (il se rallie officiellement à l'anarchisme en 1890 et ne cesse de prendre la défense des humiliés, des opprimés et des sans-voix, contre toutes les forces sociales qui les écrasent, les mutilent et les tuent : la famille, l'école, l'Église, l'armée, l'usine, le capital financier et le

système politique faussement républicain).

Parallèlement à cette carrière de journaliste à l'influence redoutée, Mirbeau entame tardivement une carrière littéraire sous son propre nom, après avoir rédigé comme "nègre" une douzaine de romans et de recueils de nouvelles. Il publie successivement les *Lettres de ma chaumière* (1885), *Le Calvaire* (1886), où il transpose sa liaison avec une certaine Judith, *L'Abbé Jules* (1888), roman dostoïevskien, *Sébastien Roch* (1890), où il traite d'un sujet tabou, le viol d'un adolescent par un jésuite, *Dans le ciel* (1892-1893), roman pré-existentialiste sur la tragédie de l'artiste, inspiré de Van Gogh, *Le Jardin des supplices* (1899), où il amalgame des textes de nature et de style fort différents, *Le Journal d'une femme de chambre* (1900), son roman le plus célèbre, traduit dans une vingtaine de langues, et *Les 21 jours d'un neurasthénique* (1901), montage d'une cinquantaine de contes. Dans ses deux dernières œuvres narratives, *La 628-E8* (1907), dont l'héroïne est son automobile, et *Dingo* (1913), dont le héros n'est autre que son chien, il rompt totalement avec le modèle réaliste du XIX^e siècle et ouvre la voie à la modernité.

Il triomphe également au théâtre, où il donne une tragédie prolétarienne sur un sujet voisin de celui de *Germinal*, *Les Mauvais bergers* (1897), six *Farces et moralités* (représentées entre 1894 et 1904 et recueillies en volume en 1904), et deux grandes comédies de mœurs et de caractères, créées à la Comédie-Française après deux batailles remportées de haute lutte : *Les Affaires sont les affaires* (1903), dénonciation de l'affairisme triomphant, où apparaît un personnage d'une force et d'une actualité étonnantes, Isidore Lechat, et *Le Foyer* (1908), qui stigmatise la charité-business et l'exploitation économique et sexuelle des enfants.

Bien que son rôle dans l'Affaire ait été longtemps occulté, Mirbeau a été un des premiers dreyfusards, et un des plus actifs. Il est peut-être celui qui incarne le mieux "l'intellectuel" engagé tel qu'il se définit alors : un personnage qui met à profit sa notoriété et son impact médiatique pour servir une cause éthique, celle de la Justice et de la Vérité, sans être pour autant ni un expert, ni un militant, ni un politicien suspect d'ambitions personnelles, donc sans prétendre apporter la vérité révélée, sans pratiquer la langue de bois, et sans la moindre aspiration à exercer le pouvoir. C'est peut-être aussi pour cela qu'il est un des très rares à être restés fidèles jusqu'au bout à leurs principes et à avoir toujours manifesté amitié et estime à Alfred Dreyfus.

Et pourtant, l'engagement dreyfusiste de Mirbeau n'avait rien d'évident, tant le capitaine Dreyfus semble incarner tout ce que détestent les anarchistes : il est un militaire sans état d'âme ; il est riche et appartient à une classe d'industriels accusés de sucer le sang des ouvriers ; il est culturellement un bourgeois, c'est-à-dire, pour Mirbeau, un philistin honni et méprisé ; et il est juif, et donc fait partie de cette oligarchie agissante et cosmopolite dont, en 1883, le polémiste dénonçait "l'invasion" dans les colonnes des *Grimaces*. Pour s'engager dans la bataille révisionniste, il a donc fallu que Mirbeau, non seulement se convainque de l'innocence de Dreyfus, ce qui ne s'est fait qu'assez tardivement, dans le courant de l'année 1897, grâce à une visite du compagnon Bernard Lazare, mais aussi et surtout qu'il le dépouille de tout caractère de caste, de classe, de race et d'idéologie, afin de ne plus voir en lui qu'un innocent, victime d'une monstrueuse forfaiture, et dont l'épreuve a fait "un Homme" digne d'admiration, comme il le lui écrit en 1907, au lieu d'une brute galonnée.

Son engagement est à la fois "impulsif et raisonné", comme il l'écrit de celui de Zola. "Impulsif", car, pour qui a une âme de justicier, la souffrance de l'innocent est insupportable et suscite une "pitié douloureuse" qui est le moteur de l'action. "Raisonné", parce qu'il obéit à deux types de mobiles rationnels : les uns d'ordre éthique, la défense de la vérité et de la justice contre tout ce qui les menace, dans le droit fil des combats menés par Mirbeau depuis le grand tournant de 1884-1885 ; les autres d'ordre politique, la défense des valeurs républicaines menacées par les brutes épaisses du "patriotisme" homicide, et la démonstration, par la même occasion, de la faillite de la République conservatrice et de la nécessité d'une République sociale.

C'est naturellement dans la presse que Mirbeau, journaliste le mieux payé et le plus efficace de l'époque, va mener l'essentiel de son combat dreyfusiste. Son premier article paraît dans *Le Journal*, quotidien à très fort tirage, le 28 novembre 1897 — soit deux jours seulement

après l'entrée en lice d'Émile Zola —, dans la septième et dernière livraison du feuilleton dialogué “Chez l'Illustre Écrivain” ; d'entrée de jeu il oppose le souci de la “justice”, proclamé par un jeune poète, à la défense de l'ordre social par des écrivains arrivés, pour qui la condamnation de Dreyfus, même innocent, “est une question de vie et de mort pour la société et les admirables institutions qui nous régissent”. Au lendemain de “J'accuse”, il prend l'initiative de la deuxième pétition révisionniste, qui paraît dans *L'Aurore* du 16 janvier 1898 et qui situe au plus haut niveau l'enjeu de la bataille : ...“la nation tout entière est intéressée au maintien des garanties légales”. Bridé au *Journal* d'Eugène Letellier — un des modèles d'Isidore Lechat —, pour qui on ne saurait discuter de la chose jugée, Mirbeau doit attendre août 1898 et son entrée à *L'Aurore* pour poursuivre, avec l'arme de sa plume, la grande bataille dreyfusiste. Dans ses deux premières contributions au quotidien de Vaughan et Clemenceau, qui paraissent en Premier-Paris, il lance un appel à l'alliance de tous ceux pour qui il est vital de pousser “un cri immense de protestation” : d'une part, les intellectuels, écrivains, professeurs, artistes, philosophes et savants, qui ont pour devoir de “défendre le patrimoine d'idées, de science, de découvertes glorieuses, de beauté, dont ils ont enrichi le pays, dont ils ont la garde” ; de l'autre, les prolétaires, qui doivent écouter Jaurès, la “grande Parole”, plutôt que Jules Guesde, le “mauvais berger”, et comprendre qu'il y va de leur intérêt de classe à long terme de ne pas se soumettre “à la domination factieuse de l'armée” en laissant supplicier un innocent qui est leur frère. La défense de la civilisation contre la barbarie doit aller de pair avec la lutte pour la justice sociale ; travailleurs intellectuels et travailleurs manuels ont objectivement les mêmes intérêts, les mêmes ennemis et les mêmes objectifs.

Dans la cinquantaine d'articles qui vont paraître jusqu'au 22 juillet 1899, à la veille du procès de Rennes, Mirbeau mène ce que Yannick Lemarié appelle une “guerre de communication”. Il entreprend, d'une part, de marteler ses convictions, pour ébranler les indécis, renforcer les rangs des convaincus, et entretenir la flamme quand la situation n'incite guère à l'optimisme, lors même qu'il est sans illusions sur les hommes et les institutions ; et, d'autre part, de disqualifier et de vouer au ridicule qui tue tous ceux qui, par sottise, par lâcheté, par intérêt de corps ou de classe, ou par conviction prétorienne, nationaliste ou antisémite, se font les auxiliaires zélés ou les complices hypocrites des factieux et qui protègent un traître avéré, Esterhazy, pour mieux accabler un innocent. Il recourt avec prédilection à l'*interview* imaginaire et à l'arme de l'ironie, qui permettent de faire dire ouvertement à l'ennemi ce qu'il pense sans doute *in petto*, mais se garderait bien de proclamer. Et il s'attaque tout à la fois au haut État-Major, notamment Mercier et Boisdeffre ; aux politiciens républicains anti-dreyfusards, modérés, tels que Méline ou “le compagnon Charles Dupuy”, ou radicaux, tel Cavaignac ; aux nationalistes, tels que Lucien Millevoye ou Déroulède ; aux magistrats liberticides tels que Mazeau ; aux journalistes et aux magnats de la presse, tels qu'Arthur Meyer, son ancien patron, ou Ernest Judet, qui véhiculent le mensonge et la diffamation ; au “triolet” de prétendus “experts” graphologues qui ont fait condamner Dreyfus ; et à la vieille aristocratie pourrie qui rêve de restaurer “le Roy”. En les démasquant, en faisant craquer le vernis de respectabilité qui les rend intouchables aux yeux du plus grand nombre, il aide à dessiller les yeux des aveugles volontaires et d'un électorat crétinisé. Il fait aussi peu à peu apparaître aux hésitants que les factieux, ce sont les antidreyfusards, et non les révisionnistes, et il contribue ainsi à promouvoir une large alliance, allant de l'extrême gauche anarchiste et socialiste, pour qui la bataille dreyfusiste est une occasion rêvée pour renverser l'édifice vermoulu de la République conservatrice, aux politiciens républicains modérés, qui commencent tardivement à s'effrayer de la perspective d'un coup d'État militaire et d'un retour de la monarchie.

Mais l'intervention de Mirbeau ne se limite pas à ses articles de *L'Aurore* :

- Il participe régulièrement aux réunions dreyfusardes informelles dans les bureaux de *L'Aurore* et ceux de la *Revue blanche*.

- En février 1898, tous les jours il accompagne Zola au Palais de Justice de Paris, pendant son procès, et lui sert de garde du corps ; il restera en contact avec lui pendant son exil, et lui

rendra visite à Londres au début février 1899 ; en son absence, il rencontrera souvent Alexandrine Zola pour lui apporter son soutien moral. Il agira de même avec Picquart après son incarcération..

- En avril 1898, il prend l'initiative d'un *Livre d'hommage des lettres françaises à Émile Zola*, qui paraît le 19 juillet et où il évoque "un matin chez Émile Zola". De même, il préfacera *l'Hommage des artistes à Picquart*, qui paraîtra le 16 février 1899.

- En août 1898, il paye de sa poche, au percepteur de Versailles, les 7 555 francs 25 centimes de l'amende infligée à Zola lors de son deuxième procès (le 7), et il obtient de Joseph Reinach, jadis vilipendé, et avec qui il se réconcilie, 40 000 francs donnés de la main à la main, le 23, et destinés à payer une autre amende de Zola, condamné pour diffamation des pseudo-"experts", et à éviter la saisie de son mobilier (qui aurait dû avoir lieu le 11 octobre).

- Le 22 octobre 1898, il signe l'appel de la Coalition révolutionnaire à "disputer la rue" aux "bandes réactionnaires et liberticides" et à faire échouer le "coup de force" qui "se prépare".

- Il participe à de nombreux meetings et réunions publiques dreyfusistes — dont certains organisés par la Coalition révolutionnaire —, à Paris le plus souvent, mais aussi en province : le 11 octobre (Bourse du Travail), le 2, le 17 et le 28 novembre, le 1^{er}, le 3, le 8, le 9, le 10, le 14 (au théâtre Moncey), le 15, le 16, le 17, le 22 (à Toulouse) et peut-être aussi le 29 décembre 1898, le 5 janvier 1899 (à la Maison du Peuple), le 8 (à Orléans), le 15 (à Corbeil) et le 27 janvier (au théâtre Moncey), le 11 février (à Rouen), le 6 avril (banquet pour la liberté de la presse), peut-être le 25 (à Avignon) et le 26 avril, sans doute le 10 mai et le 8 juin, et enfin le 10 juin (soirée en l'honneur de Picquart) et le 11 juin (manifestation de Longchamp). Malgré sa paradoxale timidité face à un vaste public, il lui arrive souvent de prendre la parole et parfois de présider.

- Comme envoyé spécial de *L'Aurore*, il assiste à la totalité du procès de Dreyfus à Rennes, où il arrive le 5 août 1899 ; il participe aux réunions des intellectuels dreyfusards à l'auberge des Trois Marches, et signe avec eux, le 9 septembre, la lettre ouverte à Alfred Dreyfus où ils s'engagent à "rester fidèles à la cause de la justice et de la vérité".

- Enfin, les deux grands romans qui paraissent pendant l'Affaire, bien que rédigés bien avant, sont reliés à l'actualité et portent témoignage de l'engagement dreyfusiste du romancier. *Le Jardin des supplices*, publié en juin 1899, est ironiquement dédié "aux Prêtres, aux Soldats, aux Juges, aux Hommes qui éduquent, dirigent, gouvernent les hommes", et le "Frontispice" est la reprise d'un article de *L'Aurore* sur la "loi du meurtre", illustrée notamment par le comportement homicide des nationalistes. Quant au *Journal d'une femme de chambre*, qui sort en juillet 1900 et qui est victime, comme jadis *Sébastien Roch*, de la conspiration du silence de la grande presse, il est situé au cœur de l'Affaire, entre septembre 1898 et juillet 1899, et comporte des portraits démystificateurs des nationalistes, notamment le jardinier-cocher Joseph, et des antidreyfusards de toutes obédiences. Mais ces deux fictions révèlent un profond pessimisme, bien différent de l'optimisme obligé de certains articles de *L'Aurore* destinés à galvaniser les lecteurs.

Ce pessimisme ne manquera pas d'être renforcé par la suite des événements : les fissures, puis les divisions qui vont opposer les anciens combattants de la Vérité et de la Justice ; le peu de souci de l'homme Dreyfus manifesté par la quasi-totalité des dreyfusards ; l'évolution de *L'Humanité*, quotidien socialiste auquel Mirbeau collabore pendant six mois, en 1904, et qui devient l'organe d'un parti ; et surtout l'appétit de pouvoir de ses anciens compagnons Georges Clemenceau et Aristide Briand qui, au gouvernement, mènent une politique en totale opposition avec les valeurs éthiques du dreyfusisme. L'imprécateur Mirbeau, au contraire, restera fidèle à ses valeurs cardinales.

Pierre Michel

Biblio. : - Sur Mirbeau en général : Pierre Michel et Jean-François Nivet, *Octave Mirbeau, l'imprécateur au cœur fidèle*, biographie, Séguier, 1990, 1020 pages ; *Octave Mirbeau*, Actes du colloque d'Angers, Presses de l'Université d'Angers, 1992, 500 pages ; *Colloque Octave Mirbeau*, Actes du colloque du Prieuré Saint-Michel, Éd. du Demi-Cercle, 1994, 140 pages ; Pierre Michel, *Les Combats d'Octave Mirbeau*, Annales Littéraires de l'Université de Besançon, 1994, 387 pages ; Pierre Michel, n° spécial d'*Europe*, mars 1999 (pp. 1-140) ; et sept

numéros des *Cahiers Octave Mirbeau*, 1994-2000, d'un total de 2 300 pages.

- Sur Mirbeau et l'Affaire : Octave Mirbeau, *L'Affaire Dreyfus*, Séguier, 1990, préface de Pierre Michel et Jean-François Nivet, pp. 9-42 [recueil des articles de Mirbeau sur l'Affaire] ; Gérard de Lacaze-Duthiers, "Sur Octave Mirbeau", *La Critique*, 15 octobre 1899 ; Séverine, "Mirbeau à Rennes", *Les Cahiers d'aujourd'hui*, n° 9, 1922, pp. 105-108 ; Jean-François Nivet, "Octave Mirbeau et l'affaire Dreyfus", *Cahiers Naturalistes*, n° 64, 1990, pp. 79-101 ; Pierre Michel, "Octave Mirbeau : de l'antisémitisme au dreyfusisme", *Mil neuf cent*, n° 11, 1993, pp. 118-124 ; Jean-François Nivet, notice "Octave Mirbeau", in *L'Affaire Dreyfus de A à Z*, Flammarion, 1994, pp. 250-254 ; Pierre Michel, "L'Opinion publique face à l'Affaire, d'après Octave Mirbeau", Actes du colloque de Tours sur *Les Représentations de l'affaire Dreyfus dans la presse en France et à l'étranger*, *Littérature et nation*, n° hors série, 1995, pp. 151-160 ; André Hélard, "Mirbeau vu par la presse rennaise pendant le procès de Dreyfus", *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 3, 1996, pp. 221-227 ; Pierre Michel, notice "Octave Mirbeau", *Société internationale de l'affaire Dreyfus*, bulletin n° 4, hiver 1997-1998, pp. 73-74 ; Pierre Michel, "Octave Mirbeau dreyfusard", *Le Monde*, 27 janvier 1998 ; Philippe Oriol, "Trois lettres inédites de Mirbeau à Alfred Dreyfus", *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 5, 1998, pp. 175-179 ; Yannick Lemarié, "Octave Mirbeau, l'Affaire et la littérature de combat", *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 7, 2000, pp. 95-108.

GRÉSAC, Fred (1868-1943), femme de Lettres, épouse du célèbre baryton Victor Maurel. Elle a signé un certain nombre de livrets et de pièces de théâtre, parmi lesquelles *La Passerelle* (1902), comédie écrite en collaboration avec Francis de Croisset et qui obtiendra un énorme succès en Angleterre. Dreyfusiste, elle a aidé le prolifique dramaturge Victorien Sardou à faire parvenir à la presse, sans que l'origine de la fuite ait pu être identifiée, le rapport de la Cour de cassation, que *L'Aurore* a publié à partir du 1^{er} avril 1899. Le bruit courra qu'en remerciement Sardou aurait mis la main à *La Passerelle*.

Pierre Michel

HERVIEU, Paul (1857-1915), journaliste, romancier et dramaturge français. Après avoir tâté de la diplomatie et servi de secrétaire particulier à un député, il entame en 1880 sa carrière journalistique au *Gaulois* et se distingue par ses qualités d'observation et par son humour, auquel nuit une élocution trop souvent rugueuse et entortillée. En 1883, il participe aux côtés d'Octave Mirbeau à l'aventure des *Grimaces*. Après *Diogène le chien* (1882) et *La Bêtise parisienne* (1883), il publie un recueil de nouvelles, *L'Alpe homicide* (1885), un récit dostoïevskien, *L'Inconnu* (1887), et plusieurs romans où il donne du "monde" une image démystificatrice : *Flirt* (1890), *L'Exorcisée* (1891), *Peints par eux-mêmes* (1893) et surtout *L'Armature* (1895). Puis il oblique vers le théâtre, et y remporte de nombreux succès avec des tragédies modernes à thèse, où il remet notamment en cause le mariage — *Les Paroles restent* (1892), *Les Tenailles* (1895), *La Loi de l'homme* (1897), *La Course du flambeau* (1901), *L'Énigme* (1901), *Le Dédale* (1903) — et aussi un drame historique, *Théroigne de Méricourt* (1903).

De sa longue amitié avec Octave Mirbeau, dont il a été le confident attitré pendant une douzaine d'années, Paul Hervieu a conservé longtemps le cœur à gauche. Mais il était trop fasciné par le "monde" et les salons huppés qu'il évoquait dans ses romans pour ne pas être contaminé par le snobisme, et il était trop arriviste pour ne pas être tenté par la course aux honneurs, qui le conduira en 1900 à la présidence de la Société des Gens de Lettres et à l'Académie Française, et pour ne pas accepter de plus en plus de compromissions, qui finiront par le brouiller avec son meilleur ami.

Au moment de l'Affaire, Hervieu est de conviction nettement dreyfusiste dès l'hiver 1898. Il cesse de fréquenter le salon de M^{me} de Loynes, devenu le repaire des intellectuels nationalistes, au profit de ceux de M^{me} de Caillavet et, surtout, de M^{me} Émile Straus, veuve de Georges Bizet, avec qui il entretient une correspondance régulière. Elle nous apprend qu'il suit les péripéties de

l’Affaire avec passion, qu’il lit *L’Aurore* et *Le Siècle*, qu’il analyse avec logique les allégations des antidreyfusards, qu’il est ardemment républicain et anticlérical, et qu’il s’indigne et s’émeut, au point de pleurer quand, en Italie, il apprend la condamnation de Dreyfus à Rennes. Pour autant, hors des salons parisiens et des correspondances privées, son engagement n’apparaît guère en public, même s’il est connu des journalistes. La cause en est sans doute qu’il a eu la curieuse idée de poser sa candidature à l’Académie Française le 15 février 1898, un mois à peine après “J’accuse”, et sans se faire d’illusions, comme l’attestent ses lettres à Ferdinand Brunetière et à M^{me} Arman de Caillavet. Il se retrouve en compétition avec un ancien ami, de convictions opposées, Henri Lavedan, qui peut compter sur l’écrasante majorité conservatrice et antidreyfusarde de cette anachronique institution, que Mirbeau appelait “la vieille sale” du quai Conti. Le scrutin académique du 26 mai 1898 ne débouche sur aucune majorité, mais le 16 décembre suivant, c’est Lavedan qui, comme prévu, sera confortablement élu. Le dreyfusisme d’Hervieu, si modéré qu’il ait été, lui a donc coûté son élection. Pas pour longtemps, il est vrai, puisqu’il sera élu le 15 février 1900 au siège d’Édouard Pailleron.

Sa réception à l’Académie est révélatrice des contradictions qui le déchirent. Logiquement, il aurait dû choisir comme parrain Anatole France, le chef du tout petit clan dreyfusiste de l’Académie, qui comprend aussi Victorien Sardou et Jules Claretie. Mais par prudence il s’en abstient pour ne pas désobliger ses électeurs de l’autre camp, nettement plus nombreux. Cela aura pour effet d’éviter à Anatole France de l’encombrer désormais de son amitié : l’auteur des *Dieux ont soif* boudera dorénavant les réunions de la docte et sénile assemblée...

Pierre Michel

Biblio. : Jeanne-Maurice Pouquet, *Le Salon de Madame Arman de Caillavet*, Librairie Hachette, 1926, pp. 182-187 ; Sabri Fahmi, *Paul Hervieu, sa vie et son œuvre*, Marseille, Le Sémaphore, 1942, 224 pages ; Philippe Baron, “Quelques lettres de Paul Hervieu, écrivain dreyfusard”, *Cahiers Naturalistes*, n° 43, 1972, pp. 83-104.